

le sommet du Parnasse<sup>1</sup>. Les Thyades Athéniennes étaient, en effet, organisées en collège et elles célébraient les *orgies* du dieu suivant un rituel où les sacrifices, les prières et les chants semblent avoir tenu plus de place que les fureurs extatiques. C'est ce que Rapp a montré nettement dans son excellente étude<sup>2</sup>. Il ne faudrait pas croire, cependant, que les courses échevelées, les élans impétueux, qu'exprimait le nom même de Thyade<sup>3</sup>, fussent tout à fait étrangers au culte rendu à Dionysos par ce collège athénien. L'enthousiasme, les transports violents, sont le propre de ce culte, et il est certain qu'une partie, et non la moins importante, des mystères célébrés sur le Parnasse consistait dans l'*imitation*<sup>4</sup> des nourrices et compagnes de Dionysos, les Ménades. Plutarque rapporte que les Thyades, dans une de leurs courses nocturnes, s'égarèrent jusqu'à se trouver à Amphissa<sup>5</sup> : on peut voir dans un fait de ce genre la preuve que ces prêtresses, dans leur exaltation mystique, perdaient jusqu'à un certain point le sentiment de la réalité. Mais s'il convient, à cet égard, d'apporter quelque restriction aux conclusions de Rapp, il reste bien certain que les Bacchantes de notre tragédie sont des Ménades mythiques : Euripide en a fait une peinture très puissante, mais où l'imagination poétique a la plus grande part.

Par son sujet et ses personnages, la tragédie des *Bacchantes*, dont l'action est, du commencement à la fin, menée par une divinité présente, se joue constamment dans le merveilleux. C'est proprement un *miracle* de Dionysos. Nous avons déjà rappelé cette force surnaturelle des Ménades qui, dans le drame d'Euripide, perd son caractère de symbole, pour être directement suscitée par le dieu chez les fidèles<sup>6</sup>. Les Bacchantes du Cithéron déchirent de leurs mains des taureaux furieux<sup>7</sup> ; sans aucune arme que leurs thyrses, elles mettent des armées en fuite et saccagent des villes<sup>8</sup> ; on ne peut les blesser, car le fer ne les atteint pas<sup>9</sup> ; on ne peut les

1. Pausanias, 4, § 3 : Αἱ Θυιάδες γυναῖκες μὲν εἰσιν Ἀττικαὶ καὶ φοιτῶσαι δὲ ἐς τὸν Παρνασσὸν παρ' ἔτος αὐταὶ τε καὶ αἱ γυναῖκες Δελφῶν ἄγουσιν ὄργια Διονύσω. Ταύταις ταῖς Θυιάσι κατὰ τὴν ἐξ Ἀθηνῶν ὁδὸν καὶ ἀλλαχοῦ χοροὺς ἱστάναι καὶ παρὰ τοῖς Πανοπεῦσι καθέστηκεν.

2. *Die Mänade im griechischen Cultus, in der Kunst und Poesie* (Rhein. Mus., III, 27, p. 4-22 et 562-611).

3. Cf. Θύελλα.

4. Diodore de Sicile, IV, 3 : ... τὰς γυναῖκας κατὰ συστήματα θυσιάζειν τῷ

θεῷ καὶ βκκχευεῖν καὶ καθ' ὅλου τὴν παρουσίαν ὑμνεῖν τοῦ Διονύσου, μιμουμένας τὰς ἱστορουμένας τὸ παλαιὸν παρεδρεύειν τῷ θεῷ Μαινάδας. — Voir le commentaire de J.-J.-G. Vürtheim, *o. l.*, p. 69 et suiv.

5. *De mul. virt.*, 45 : αἱ περὶ τὸν Διόνυσον γυναῖκες ἅς Θυιάδας ὀνομάζουσιν, ... ἐκμανεῖσαι καὶ πλανηθεῖσαι νυκτὸς ἔλαθον ἐν Ἀμφίσσῃ γενόμεναι.

6. Οὐκ ἄνευ θεῶν τινος, v. 764.

7. V. 735-747.

8. V. 748-754.

9. V. 761.